

Un bouquet pour les dividendes

10 chroniques du *blog du développement durable* autour du thème des dividendes.

Cela apparaîtra curieux pour certains, mais le mot *dividende* est fondateur du développement durable. Pas dans le champ de la *finance*¹, objet du premier *bouquet* de ce blog, mais associé au qualificatif *double*. Pourquoi double, d'ailleurs, et pas triple ou multiple, comme le sont les dimensions du développement durable, ne traduisant en cela que la complexité des choses de la vie. Le développement durable est gourmand, il veut le beurre et l'argent du beurre, le sourire de la crémière, et plus si affinité. Pas de *limite*² à son avidité, il veut tout sans rien perdre. C'est là un point sensible qu'il faut bien comprendre : ne rien sacrifier, ne pas choisir mais toujours tenter de gagner sur tous les tableaux. **Gagnant-gagnant**. Une grande ambition, contraire à une certaine morale qui voudrait que l'on doive payer pour son bonheur, ambition qui n'est pas toujours couronnée de succès, mais qui donne une ligne de conduite. On ne choisit que quand on a tout essayé pour l'éviter, et non au départ, sur la base de contradictions qui ne sont parfois qu'apparentes, et que dans tous les cas il faut tenter de surmonter. Choisir n'est qu'une solution de repli. Le développement durable se situe dans une logique de *dépassement*³. Il s'agit, comme dit la publicité, de faire **le plein** de tous les avantages, ce qui signifie que l'on fera tout pour que l'un d'entre eux ne vienne pas compromettre les autres. C'est une forme de plénitude, qui implique que l'on ne doit rien laisser de côté, et faire de vrais bilans. Ce thème est très présent dans le blog du développement durable. Ce bouquet réunit 10 chroniques datées du 10 avril 2006 au 8 mai 2008 qui le déclinent. Leurs titres figurent **en gras** dans cette présentation.

La recherche du double (ou multiple) dividende est contraire à de vieux adages, qui déconseillent de courir deux **lièvres** à la fois. Il faut cumuler des avantages, des utilités, transformer les **vides** en opportunités, en espaces qui ne pensent qu'à servir à quelque chose. Cette recherche de l'**intensité** maximale, qui **combine** plusieurs types de densité, contient en soi une force de régulation. Tout excès dans un domaine qui attenterait à la bonne santé d'un autre doit être identifié, et maîtrisé. L'hédonisme auquel le développement durable nous porte ne se cherche pas la fleur au fusil, il a besoin de *rigueur*⁴. Une bonne **analyse** de la situation au départ, et de nos envies, de ce dont nous avons besoin et de comment tout cela va évoluer, est bien nécessaire pour savoir quels avantages nous vouons engranger, la valeur que nous leur donnons. Une vision monothématique donne une fausse vision de la plénitude. L'exemple de l'**agriculture** est éloquent à cet égard. Si sa mission n'est que produire le maximum de denrées, ce qui semble être la conséquence directe

1 [Finance](#), chronique du 16/10/2008

2 [Limites](#) (06/09/2007)

3 [Dépasser](#) (18/06/2006) et n°19 dans *Coup de shampoing sur le développement durable* (www.ibispress.com)

4 [Rigueur](#) (11/01/2007)

d'un mode de rémunération des agriculteurs, au volume produit, le mot intensif prend la connotation bien connue de la recherche du rendement maximum à l'hectare. Hors du quintal ou de l'hecto, point de salut. Vous connaissez les limites de ce raisonnement, qui néglige la *qualité*¹ des produits, et le potentiel du *capital*² productif, maintenu élevé grâce à des apports toujours plus importants. La véritable intensité est celle qui assure un bon rendement, de qualité, avec enrichissement des sols, gestion du cycle de l'eau et maintien de sa pureté, milieu naturel riche, paysage attractif. Beaucoup d'utilités à rechercher à la fois, sans en sacrifier une au profit des autres. La recherche d'un équilibre pour aller le plus loin possible dans la production de richesses cumulées. Il ne s'agit pas que de pratiques agricoles, mais de modes de rémunération des agriculteurs, de leurs conditions de travail, des modes de consommation et notamment de l'acceptation de vivre avec les *saisons*³, de diversifier son alimentation en fonction des opportunités. Le développement durable est opportuniste, il profite des avantages éphémères que lui procurent les flux naturels, sans essayer d'imposer à la nature un rythme et des lois artificiels qui en réduisent le rendement immédiat et les capacités productives, toutes formes d'utilités comprises.

Cette exigence va sans doute à l'encontre d'une tendance à tout séparer, pour mieux maîtriser chaque aspect de notre vie, chaque élément de notre production et de notre consommation. Une illustration en est donnée par la schizophrénie que nous manifestons face à l'effort. Nous tentons chaque jour de réduire notre activité physique, en prenant l'ascenseur pour monter un étage, ou la voiture pour faire 500 mètres. Et le dimanche, nous enfourchons le **vélo** pour se dépenser physiquement, pour perdre les calories que nous avons malencontreusement accumulées toute la semaine. Belle logique ! Pourquoi dissocier de la vie courante l'exercice physique dont nous avons besoin, pour en faire une activité à part entière, juste pour compenser un comportement déséquilibré ?

La maison à énergie **positive** apporte l'exemple opposé. Il s'agit de donner à une construction deux utilités, celle d'offrir un habitat agréable et économique d'un côté, et celle de fournir de l'énergie de l'autre. Deux missions qui ne s'improvisent pas, il faut concevoir ladite maison spécialement pour cela, combiner deux approches appartenant à des univers différents, le vécu de la qualité de vie et la technique de production d'énergie. Deux *dividendes* à rechercher pour la même action, c'est ça le développement durable. Ça ne tombe pas du ciel, il faut faire un effort, mais quelle récompense !

Les dix chroniques du *bouquet* pour les dividendes

Le plein ! Positif	Intensité Lièvre	Analyse Vélo	Gagnant Vide	Agriculture Combine
-----------------------	---------------------	-----------------	-----------------	------------------------

¹ [Qualité](#) (02/04/2006), n°60 dans *Coup de shampoing*

² [Capital](#) (22/02/2007)

³ [Saisons](#) (22/09/2008)

Le plein !¹

Il ne s'agit pas ici du plein de votre voiture. 9 milliards d'êtres humains à loger, nourrir, équiper durablement : telle est l'équation qu'il nous faut résoudre d'ici 2050, autant dire demain. L'agriculture, la mer, les forêts vont, comme jadis, devoir nous procurer de la nourriture, de l'énergie, des matières premières que l'exploitation minière des ressources fossiles ne pourra plus nous fournir. L'espace devient alors une denrée rare, chaque centimètre carré de la planète devra être utile. Il faut faire *le plein* des richesses que nos procure notre bonne vieille Terre. La productivité naturelle des écosystèmes reprendra le dessus sur la frénésie d'artificialisation et de production forcée, qui ne fait que substituer aux forces de la nature celles bien plus faibles des êtres humains. Intensifier la production de la planète ne signifie pas la mettre en coupe réglée, mais au contraire laisser pleinement s'exprimer les potentialités des milieux².

Il se trouve qu'aujourd'hui que chacun d'entre nous consomme de plus en plus d'espace. La composition des familles, nos exigences de confort et de sécurité poussent à la consommation de mètres carrés. L'arrivée dans la société de consommation de quelques milliards d'êtres humains va accentuer cette pression. L'étalement urbain inquiète le monde de l'environnement.

La densité, voilà la réponse que certains prônent aujourd'hui. Haro sur la maison individuelle consommatrice d'espace et d'énergie, vive l'habitat collectif, économe à tous égards. Ce procès est paradoxal. Longtemps, la densité a été rejetée, avec l'image des clapiers à lapins comme repoussoir. La maison individuelle permet d'être chez soi et de garder le contact direct avec la nature. Le jardin est source d'aménités et de production personnelle, les enfants y jouent et s'y ébattent autrement mieux que dans un appartement. L'environnement mesuré à l'aune d'avantages personnels semble s'opposer à celui que l'on mesurerait en kilo de gaz à effet de serre émis ou en biodiversité compromise. Il faut donc choisir, les grands équilibres planétaires, ou le bien être personnel.

Nous voici, devant ce choix redoutable, à l'opposé du développement durable. Celui-ci consiste précisément à conjuguer qualité de vie ici et maintenant d'un côté, et renforcement des capacités productives de la planète. Le développement durable se construit sur un principe d'intensification, qui doit se substituer au principe d'expansion qui régit encore trop souvent nos mentalités et nos modèles économiques.

L'*intensité*³, voilà le mot clé, et il convient de bien l'interpréter. La biologie comme la sociologie nous apprennent qu'elle est synonyme de *diversité*. Une seule fonction, une seule catégorie d'habitants, une seule espèce : quelle que soit la forme de la spécialisation ou de la monoculture, elle est appauvrissante. La production d'un champ de blé en Beauce est facile à valoriser, mais elle n'atteint pas et de loin celle d'un marais ou d'un bois. Comment traduire le concept d'intensité ? Comment faire véritablement *le plein* sur un territoire ? Tout d'abord, en arrêtant de mesurer l'intensité avec un seul critère, que ce soit le nombre de quintaux produits ou de

¹ Chronique publiée le 12 février 2008

² Voir à ce sujet la chronique [Gratuit](#), du 30/04/2007

³ [Intensité](#), chronique du 08/05/2007

personnes logées à l'hectare, ou encore la richesse biologique. C'est la somme de toutes les utilités qui compte. Elles ne prennent pas toutes la même importance dans le temps et l'espace, il faut savoir les combiner habilement. L'exemple de la maison à énergie positive est plein d'enseignements à cet égard¹. On ne lui demande pas de fournir sa propre énergie. Elle peut aussi être autonome, mais c'est un autre concept, en complément. Ce qu'on demande de particulier à une maison à énergie positive est d'être, en plus d'une maison, une centrale de production d'énergie. Deux missions pour un seul ouvrage. On est bien sur la voie de l'intensité. Première mission, d'accueillir convenablement des êtres humains, en leur offrant un cadre de vie agréable au moindre coût environnemental, ce qui signifie en privilégiant le côté passif, économe. Deuxième mission, produire de l'énergie. Celle-ci n'est pas consommée sur place, à l'exception de l'eau chaude le cas échéant, mais envoyée sur des réseaux, pour la collectivité. Comme les ordres de grandeur de ce que l'on peut produire et de ce que l'on consomme sont proches, il est tentant de se fixer le challenge de produire chaque année plus d'énergie que ce que l'on consomme. Mais ne nous trompons pas, la production d'énergie est bien une seconde mission, affectée aux nombreuses surfaces offertes par un bâtiment. Pourquoi ne pas les utiliser, et rendre ainsi plus intense l'usage de la parcelle qui accueille la construction ? Il faut pour cela concevoir cette dernière de manière à optimiser les deux fonctions, maison et centrale énergétique, et ça ne s'improvise pas. Il faudrait y ajouter d'autres fonctions, pour augmenter encore l'intensité du projet : contribution à un paysage, à la richesse biologique, à une bonne gestion des eaux de pluies. Le débat sur l'étalement urbain et la densité, la maison individuelle et la ville, prend alors une autre tournure. On obtient de l'intensité à la campagne comme en ville, mais pas avec les mêmes paramètres. Une maison individuelle, passive, à eau chaude solaire et qui renvoie sur le réseau électrique plus de kWh qu'elle n'en consomme, au milieu d'un jardin à haute richesse biologique, qui fournit une bonne part de la nourriture et des loisirs de ses occupants, peut être très intense, alors qu'une cité très artificialisée, qui ne produit rien d'autre que de l'ennui, dont les occupants ne cherchent qu'à s'évader, peut s'avérer très pauvre. La densité n'est pas l'intensité. Il est possible de les conjuguer, mais attention à ne pas les confondre. Ce sont des bilans, intégrant des services rendus et des consommations, qui permettent d'évaluer l'intensité atteinte dans l'usage d'un terrain. Ces bilans ne peuvent être arithmétiques, compte tenu de la diversité des dimensions à prendre en compte, mais ils reflètent la *qualité*² d'ensemble d'un projet, qualité toujours aux multiples facettes à combiner intelligemment. Une tour, un *lotissement*³, une maison isolée ne s'évaluent pas en densité, en paysage, en efficacité énergétique, en biodiversité, mais doivent l'être en fonction de l'intensité globale qu'ils offrent dans l'usage d'un terrain. L'essentiel est de faire *le plein* des utilités de toutes natures, sans modération.

¹ Voir la chronique [Positif](#) du 17 mai 2007

² [Qualité](#), chronique du 2 avril 2006 et n°60 dans *Coup de shampoing sur le développement durable* (www.ibispress.com)

³ [Lotissement](#), chronique du 28 mai 2006 et n°38 dans *Coup de shampoing*

Intensité¹

Voilà un mot clé dans l'univers du développement durable. Il nous rappelle que la nature est généreuse. L'*abondance*² des biens et des services qu'elle met à notre disposition nous apporte toutes les ressources dont nous avons besoin, mais à condition de bien gérer l'intensité des prélèvements que nous y faisons, et des rejets que nous dégageons après usage. La générosité de la nature doit rencontrer un peu de sagesse chez les humains. C'est pour ne pas avoir à se poser ces questions que le développement s'est fait résolument, depuis la révolution industrielle, par expansion du système. La dégradation du milieu et de la ressource conduisait à aller plus loin, sans vergogne, puisque le monde était infini. Il y avait bien eu, depuis l'antiquité la plus reculée, des désastres écologiques, mais ils étaient dus essentiellement à l'ignorance, par exemple des mécanismes de salinisation des sols, et non à une politique d'exploitation « minière », qui relève de la politique de la terre brûlée. L'expansion a pris la place de l'intensification. Au lieu de mieux travailler la terre, d'utiliser toute la matière disponible - dans le cochon tout est bon -, la politique de l'écroulement a pris le dessus. On prend ce qui est facile à prélever, et on rejette le reste, sachant que quand la ressource sera épuisée, il suffira d'aller plus loin pour en trouver d'autres. L'eau du puits est polluée ? Il n'y a qu'à en creuser un autre, plus profond. Le poisson de surface est moins abondant ? Allons pêcher ceux des profondeurs.

Ce développement, fondé sur l'expansion, la colonisation de nouveaux espaces, l'appropriation de nouvelles ressources, a permis d'énormes progrès, mais il conduit à une concurrence sur les réserves à conquérir. L'image des pionniers américains dans leurs chariots, prêts à bondir pour marquer leur territoire sur de nouveaux territoires offerts à la colonisation, vient à l'esprit, et c'est bien une compétition entre les hommes ou leurs communautés qui est ouverte. Au fur et à mesure que les ressources disponibles se réduisent, la compétition devient de plus en plus âpre. La nouvelle croissance que l'on peut souhaiter, nécessaire pour faire face aux besoins des neuf milliards d'êtres humains que nous serons en 2050, doit changer de nature : c'est l'intensification qui en sera le ressort, c'est à dire la meilleure valorisation du patrimoine et des ressources, préservant ainsi les réserves pour des besoins futurs, sans priver pour autant nos contemporains de la qualité de vie à laquelle ils aspirent légitimement.

Ne nous trompons pas sur le sens de l'intensification. Il ne s'agit pas d'accroître des rendements coûte que coûte, en forçant la nature, en allant chercher la moindre particule utile en détruisant tout ce qui l'entoure. C'est l'intensité en service rendu qui doit nous guider, le maximum de service pour le minimum de ressource. L'expression intensité énergétique, parfois employée, peut apporter quelque confusion dans la forme. L'objectif affiché est de réduire l'intensité énergétique, c'est à dire de réduire la quantité d'énergie incorporée pour vous rendre un service donné, par exemple vous loger avec tout le confort désirable. Ce n'est que la présentation symétrique de l'objectif d'intensification, où il est proposé d'accroître l'intensité de service rendu avec une quantité donnée d'énergie.

¹ Chronique publiée le 8 mai 2007

² Chronique [Abondance](#), du 19 mars 2007

Intensification, donc, au lieu de *expansion*. Voilà une orientation claire pour une politique de développement durable. Elle a en outre le mérite de donner tout son sens au principe 25 de la déclaration de Rio : *La paix, le développement et la protection de l'environnement sont interdépendants et indissociables*. Ce principe, généreux, peut faire sourire, tellement il semble naïf et bien pensant. Mais ce basculement de l'expansion vers l'intensification, en est une traduction concrète. Si je mets toute mon énergie à mieux isoler ma maison, je ne suis plus en concurrence avec mon voisin pour l'accès aux sources d'énergie, ce qui devient très important le jour où celles-ci viennent à manquer. Et je vais plutôt collaborer avec lui pour chercher ensemble de bonnes idées pour mieux isoler, pour acheter ensemble des matériaux dont le prix sera plus faible en achat groupé. La croissance fondée sur l'expansion crée des conflits, celle fondée sur l'intensification conduit à des coopérations entre acteurs.

Nous le savons, notre empreinte écologique¹ est trop lourde. Cela fait déjà quelques années que l'humanité consomme plus que ce que la planète ne peut produire. Nous vivons sur notre capital, et cela ne suffit pas. Les populations les plus riches ne peuvent maintenir leur mode de vie sans que d'autres, très nombreuses, ne restent au dessous des seuils de pauvreté. La politique d'expansion conduit à une politique d'apartheid mondial, avec des barrières et des *murs*² pour protéger les riches des pauvres, pourrait-on dire schématiquement. Si on accepte cette situation, le développement durable n'a pas grand sens, mais si on la rejette, pour des raisons philosophiques ou parce que l'on pense qu'elle n'est pas durable au sens premier du terme, avec les grands mouvements de population et l'émergence des pays comme la Chine et l'Inde, il faut chercher un autre mode de développement, qui nous ramène progressivement vers l'équilibre : ne prélever que l'équivalent de la production courante d'une planète, et réduire les écarts entre le Nord et le Sud. Voilà une feuille de route pour tous les politiques, de l'ONU à chaque État ou collectivité territoriale. Une exigence à traduire à ces différentes échelles, mais aussi dans chaque grand domaine d'activité, pour chaque famille d'acteurs. Avec le développement durable, nous sommes bien au cœur de la vie politique, mais aussi au cœur de l'activité économique et sociale.

1 Voir la chronique [Hectare](#), du 28 juin 2006

2 Voir la chronique [Mur](#), du 8 avril 2006

Analyse¹

On peut en avoir une approche psychologique, et l'image du divan s'imposerait, mais nous renonçons dans cette chronique à pénétrer dans les méandres de nos cerveaux, pour nous consacrer à l'*analyse* qui nous aide à mieux explorer une question, pour comprendre ce qui se passe et anticiper sur ce qui va se passer. On l'a vu dans de multiples billets de ce blog, le développement durable nous conduit à s'intéresser tout particulièrement aux enchaînements, aux interrelations, aux *systèmes*. Pour essayer de comprendre, avec l'esprit cartésien qui nous caractérise, nous nous lançons dans des analyses en espérant identifier les ingrédients qui composent les phénomènes de la vie, et décrire la manière dont ces ingrédients réagissent entre eux.

La complexité de la vie est une vraie richesse, mais pour en bénéficier, il faut l'apprécier, et apprendre à cheminer sereinement dans cet univers où chaque élément influence les autres, où chaque décision provoque une réaction en chaîne qu'il est préférable de prévoir. L'analyse demande donc un savoir faire, elle ne s'improvise pas, et la manière de l'aborder devrait assurément figurer au menu de l'*école*. Il faut savoir observer, ce qui n'est pas facile sans discernement, et sans méthode. On va donc se constituer des grilles d'analyse et adopter des modalités d'observation, des *protocoles* disent les savants.

Le problème est que quel que soit l'angle que l'on retient pour observer un phénomène, il y a des ombres, des masques, des lumières qui éblouissent. Changez d'angle de vue, et vous ne verrez pas les mêmes choses. Le produit de l'analyse dépend de la manière dont on la conduit, ce qui est bien embarrassant.

C'est frappant quand on analyse l'opinion en s'appuyant sur des sondages. L'ordre des questions, leur enchaînement, l'univers qu'elles créent, sont autant de facteurs qui influencent les réponses, et qui peuvent ainsi fausser les conclusions que l'on en tire. La réalité examinée au filtre d'une grille n'est qu'une image de la réalité, souvent déformée, floue, granuleuse, pas toujours bien éclairée. Malgré tous ces défauts, cette image est bien utile, car on peut la tourner dans tous les sens, l'agrandir, la rapprocher d'autres images pour faire des comparaisons. Tout le talent consiste à obtenir que l'image mette bien en lumière les questions importantes, et n'en occulte pas.

La manière de constituer sa grille d'analyse est donc fondamentale. Un type bien connu d'analyse est l'*analyse du cycle de vie*. Il s'agit d'identifier à chaque phase de la vie d'un produit ses effets sur l'environnement, sur la base d'un inventaire exhaustif de tous ses impacts de manière à faire un bilan complet. La manière de procéder est décrite dans des normes internationales (de la famille ISO 14040, pour les initiés), ce qui permet de disposer d'analyses comparables, pour préparer des choix ou évaluer des décisions. Souvent, on sera amené à construire sa propre grille, sans avoir recours à des normes, qui, malgré tout le mal que l'on peut en dire, rendent bien des services. Le développement durable peut alors éclairer la constitution de ces grilles.

La démarche HQE offre un exemple de mode d'analyse. Pour décrire la qualité environnementale du bâtiment, on distingue tout d'abord de quel côté on se situe :

¹ Chronique publiée le 5 avril 2007

² [Ecole](#), chronique du 12 mars 2007,

du côté de l'utilisateur, et on va entrer dans le détail des éléments d'environnement intérieur, avec des paramètres liés à la santé et au confort, ou du côté de la collectivité, et on va aborder des questions plus générales relatives aux ressources, aux rejets, à l'utilisation de l'espace. On pourra aussi croiser cette première séparation d'une seconde fondée sur les phases de la vie du bâtiment, notamment ce qui est associé aux phases de conception et de travaux, et les facteurs liés à l'usage. Telle construction modifie l'environnement par sa présence même, pour le paysage, les ressources nécessaires pour la construire, l'imperméabilisation des sols qu'elle a provoquée. Ces impacts sont indifférents au fait que la maison est occupée ou non. L'usage entraîne une série d'autres conséquences sur l'environnement, provoquées par les consommations courantes et les rejets du bâtiment, son métabolisme en quelque sorte. On obtient ainsi un modèle de grille d'analyse construit avec deux entrées indépendantes dominantes, selon le point de vue dont on se place d'une part, et la période de la vie du bâtiment d'autre part. Cette double distinction permet de couvrir l'essentiel des enjeux. C'est ce qui fait sa vertu quand on souhaite se donner une vision d'ensemble qui permette de faire un bilan général, d'apprécier la sensibilité des différentes marges de manœuvre dont on dispose pour obtenir un projet conforme à des objectifs pluralistes. Cette méthode se décline à d'autres types d'intervention sur les territoires, puisque partie de la construction des bâtiments, elle s'est étendue aux aménagements d'extensions urbaines et de routes. Le développement durable propose une approche de la vie dans sa complexité, perçue comme un système intégrant de nombreux paramètres, physiques, culturels, biologiques, avec de nombreuses interférences. C'est dans cette complexité que l'on va pouvoir chercher des solutions pour relever les défis du 21^{ème} siècle, pour assurer une bonne transition entre la période de conquête de la planète, qui prend fin aujourd'hui, et celle de sa gestion en bon père de famille pour faire vivre dans la dignité neuf milliards d'êtres humains d'ici une quarantaine d'années. Il faut donc admettre que la complexité est une solution, et non pas un problème comme on l'entend trop souvent. Il faut juste apprendre à y nager, et l'*analyse* figure parmi les mouvements élémentaires de cette discipline. Il n'y a alors pas de secret : des méthodes et de l'entraînement.

Gagnant¹

Le billet gagnant de la loterie est une véritable aubaine, mais il ne faut pas trop compter dessus pour un développement durable. L'argent gagné par les uns (en petit nombre) est forcément celui perdu par les autres (en très grand nombre), déduction (substantielle) faite des frais, des taxes, et du bénéfice de l'organisateur. Il y a d'autres manières d'être gagnants, sans que cela se fasse au détriment d'autres intérêts. C'est même la recherche d'intérêts communs qui est une des clés du développement durable. L'exemple le plus parlant est sans doute la ruche devant un champ de luzerne (ou de colza, etc.). Les abeilles sont indispensables à la fécondation des plantes, et contribuent ainsi au revenu de l'agriculteur, tout en assurant celui de l'apiculteur. Voilà deux activités qui se déroulent sur le même lieu et au même moment, le plus souvent animées par des personnes différentes, avec leur projet spécifique et sans lien institutionnel ou commercial, et qui pourtant sont indispensables l'une à l'autre. Il n'y a pas concurrence mais complémentarité, c'est du gagnant-gagnant.

On trouve bien d'autres exemples de cette logique, mais il faut souvent solliciter ce double gain, car on peut passer à côté. Prenons le tourisme, qui profite du travail de gestion des paysages, fruit d'une exploitation agricole respectueuse de son environnement. Il faudrait en bonne équité, que l'agriculteur bénéficie d'une part du revenu touristique qu'il contribue à créer. A défaut, il sera pénalisé par une hausse des prix provoquée par la fréquentation et le pouvoir d'achat des visiteurs, et par suite de la dégradation de sa situation, abandonnera progressivement son activité.

Il faut donc organiser la répartition équitable des bénéfices d'une activité aux multiples facettes, en l'occurrence une production agricole et un service pour la collectivité. Il y a la manière individuelle, qui marche bien depuis longtemps. Ce sont les agriculteurs qui ajoutent à leur activité un volet touristique, dont ils bénéficient. Ils courent deux lièvres à la fois, suivant ainsi le conseil du billet *lièvre* du 3 juin. En pratiquant l'accueil à la ferme, ils allient une activité de production agricole et une activité de service. Mais l'enjeu est de passer au stade collectif. La célèbre *prime à la vache tondeuse*, dans les zones de montagne, est l'archétype des mesures prises dans ce sens, tant il est clair que la seule présence d'une activité pastorale dans un territoire fragile est bénéfique pour la collectivité. La reconnaissance du service rendu, par un financement fondé sur un contrat, est la première étape d'une activité à plusieurs finalités. Une condition, cependant : que ladite activité soit adaptée, transformée si nécessaire, à cette recherche du double dividende. L'effet d'aubaine, qui consisterait à engranger des bénéfices sur les deux tableaux sans rien remettre en question, serait un marché de dupe, qui ne pourrait durer. Une rémunération *service* en sus de la rémunération *production*, doit correspondre à une pratique renouvelée, efficace sur les deux tableaux. On n'imaginerait guère une agriculture polluante et destructrice de paysages qui bénéficierait de financements publics au titre d'un service *gestion du territoire*. Il s'agit en définitive d'une prise en considération des impacts d'une activité, des impacts positifs qu'il convient d'exploiter, comme on tient compte pour les réduire des impacts négatifs, parfois taxés. Comme l'affirme le directeur de l'Agriculture à l'OCDE, *les politiques environnementales auront un impact peut-être plus fort sur l'agriculture que les*

¹ Chronique publiée le 6 juin 2006

*politiques agricoles*¹. Il faut bien sûr tenir compte des impacts négatifs d'une activité, comme les pollutions, mais il faut aussi et surtout favoriser la recherche d'effets collatéraux favorables. On dépasse ainsi une vision défensive pour adopter une attitude offensive, pour gagner sur plusieurs tableaux à la fois.

Il y a donc des manières de mener des activités, qui favorisent des bénéfices multiples. On a parlé de forêt multifonctionnelle (Jean-Louis Bianco²), on peut aussi évoquer, toujours à la campagne, une pratique agricole soucieuse de réduire les risques d'inondation : Les zones d'expansion des crues sont identifiées, et les terres susceptibles d'être inondées sont achetées aux agriculteurs qui continuent, par contrat à les exploiter en tenant compte de la contrainte. Les types et les méthodes de culture seront adaptés au risque de crue. Certains travaux sont engagés pour conforter les protections et orienter les crues vers ces secteurs. Double dividende, pour les villes qui sont ainsi protégées, pour les agriculteurs, qui voient leur *charge foncière* allégée en échange d'une adaptation de leurs pratiques. Cette pratique est mise en œuvre dans plusieurs régions de l'Est de la France, mais d'autres régions déclinent ce principe avec différentes variantes, notamment sur la base de contrats permettant que la propriété des sols soit maintenue aux agriculteurs.

La prise de conscience d'intérêts liés ne se fait pas toujours clairement. Des acteurs trop différents, éloignés physiquement ou dans leurs modes de raisonnement, et au final des intérêts qui ne se rejoignent pas. C'est donc une recherche permanente de convergences à valoriser à laquelle nous invite le développement durable, une recherche de complémentarités, qui se traduisent en doubles dividendes. Gagnant-gagnant.

¹ G. Viatte, cité par Dominique Dron, *Saisir la chance de l'environnement ? Les agricultures françaises au milieu du gué*, Le courrier de l'environnement de l'INRA, mai 2001, n°43

² *La forêt française, une chance pour la France*, rapport au Premier ministre, 1998

Agriculture¹

L'humanité a connu quelques *ruptures*, pour reprendre un mot à la mode. Il est probable que les changements climatiques du quaternaire, même lents, ont transformé la planète et bouleversé les équilibres entre les peuplades qui colonisaient les grands espaces. Une révolution déterminante a été l'agriculture. La maîtrise des techniques agricoles a permis une augmentation spectaculaire de la population humaine, et, par suite, de leur concentration dans des bourgades, qui ont ensuite grossi et donné des cités, avec le sens politique du mot. Voilà un raccourci bien téméraire, mais utile pour comprendre l'intérêt de ces ruptures, fondées sur l'apparition d'une technique et qui change profondément la dynamique des sociétés. Bien d'autres avancées ont permis de nouvelles ruptures, comme la maîtrise du feu, la découverte de la roue, les différentes techniques sidérurgiques du bronze au fer, et plus tard, la révolution industrielle. C'est en fait un dialogue permanent entre la société et la technique qui détermine le progrès, et Thierry Gaudin nous a montré depuis longtemps² que certaines innovations n'ont pas eu le succès que l'on aurait imaginé simplement parce que la société ne les attendait pas, qu'elle ne savait pas quoi en faire.

Revenons à l'agriculture. La production naturelle *tout venant*, sans la main de l'Homme, est foisonnante, mais il est bien difficile d'y prélever ce dont nous avons besoin. Cueillette, chasse et pêche n'offrent que peu de ressources disponibles. L'idée de spécialiser un terrain est une réponse. Une seule plante sur ce terrain, facile à valoriser, et qui pourra tirer le maximum de lumière, d'eau, de ressources de la terre, voilà une bonne idée. La production en termes de biomasse, de matière sèche à l'hectare, est sans doute bien plus faible que celle produite par l'exubérance et la multiplicité des espèces, mais là, au moins, il est facile de l'exploiter, et il n'y a pas de surprise. Moins de production globale, mais une production ciblée, que l'on tente de pousser au maximum par de bonnes techniques. Un appauvrissement bien exploité vaut mieux qu'une richesse inexploitable. Et voici l'humanité partie sur le chemin de la spécialisation, et de sa suite logique, la sélection des variétés les plus productives. L'étape suivante, après la sélection, a été de confectionner soi-même des variétés par croisement, hybridation, en cherchant à combiner un ensemble de qualités sur un même individu. Aujourd'hui, on a dépassé les techniques traditionnelles de la génétique, laissant loin derrière nous les moines bien méritants dans la lignée, si l'on peut dire, de Gregor Mendel, pour confier notre avenir à des chercheurs en génie génétique. Vous allez voir, on va faire des miracles pour obtenir des variétés qui ont encore plus de qualités que vous pouvez imaginer, à la fois productives, sobres, robustes, bien armées contre les ravageurs et gouteuses de surcroît. Un vrai miracle. Et pour que ces plantes (et pourquoi pas aussi des animaux ?) ne prolifèrent pas sauvagement, elles seront stériles. Il faudra juste passer chez le marchand de semences.

Laissons là la question des OGM, pour s'interroger sur le choix premier de la spécialisation. C'était probablement le seul possible, en ces temps anciens, mais est-ce toujours le cas ? L'appauvrissement qu'il entraîne est-il une fatalité ? Une autre

¹ Chronique publiée le 8 mai 2008

² Avec l'Ecoute des silences, 1978, édition 10 18, et les nombreux ouvrages qui ont suivi, <http://2100.org>

voie de progrès aurait pu être la maîtrise de la diversité, plutôt que son rejet. La diversité est d'ailleurs restée présente de mille manières. Elle résiste, on la retrouve dans des associations de cultures, des rotations, des combinaisons comme le couple célèbre pêche-vigne et les vaches sous les pommiers. Le bocage est un butte témoin de la diversité, une diversité artificielle mais bien réelle par la nature des produits qui y étaient récoltés. Assolements et vaine pâture sont d'autres exemples de combinaisons de productions, de tentatives de tirer plusieurs bénéfices de la même terre, sans oublier bien sûr les abeilles. Aujourd'hui, on cherche à produire de l'énergie avec des céréales ou des betteraves. Toujours une seule plante, pour la première génération des carburants ainsi obtenus. Mais la génération suivante sera plus éclectique, elle ramassera tout ce qui lui tombe sous la main, ce qui promet des rendements bien plus intéressants que ceux que l'on obtient aujourd'hui. La spécialisation est utile, elle permet de comprendre des mécanismes élémentaires, mais elle est par nature appauvrissante. Dans la recherche des innovations nécessaires pour accueillir dignement 9 milliards d'humains, il va falloir abandonner d'anciens modes de pensée, et aller délibérément vers les techniques potentiellement les plus productives. La fameuse phrase *Dans le cochon tout est bon* devient ainsi la ligne directrice du développement durable. Il s'agit de donner la priorité à la productivité globale, tout compris, et ensuite d'apprendre à en tirer le meilleur usage. La spécialisation produit par nature des déchets, tout ce qui ne passe pas au crible ou au tamis préétabli. Une ressource devient ainsi un déchet sans avoir préalablement suivi la *boucle*¹ où elle dégage progressivement tout son potentiel au service de l'homme. Quel gâchis ! Et ce n'est pas que dans l'agriculture. La spécialisation entraîne le rejet de tout ce qui ne rentre pas dans le cadre. Le potentiel humain est touché, ce qui provoque de l'exclusion. Les processus industriels aussi, malgré les bourses de déchets créées pour lutter contre cette perte, et la perspective des parcs éco-industriels qui tentent de reconstituer pour l'industrie une diversité comparable à ce que l'on trouve dans la nature, avec des combinaisons d'activités interdépendantes mais se renforçant mutuellement. On retrouve le principe d'*intensité*², de cumul des usages et des services rendus par une même ressource, par un même territoire, une même maison. Pour bénéficier de l'*abondance*³ des ressources que la planète nous prodigue, grâce aux apports généreux du soleil, l'agriculture comme toutes les activités humaines doivent jouer la carte de la *complémentarité*⁴, de la complexité. C'est certainement plus rigolo que de fabriquer toujours un seul et unique produit, en se battant pour le vendre le plus cher possible, le plus longtemps possible !

¹ [Boucle](#), chronique du 17/03/2006 et n°6 dans *Coup de shampoing sur le développement durable*, www.ibispress.com

² [Intensité](#), chronique du 08/05/2007

³ [Abondance](#), chronique du 19/03/2007

⁴ Voir la chronique [Complément](#), du 22/08/2006 et n°16 dans *Coup de shampoing*

Positif¹

Ce mot nous plonge dans le monde de la photo, avec révolution numérique qui offre des possibilités insoupçonnables hier, mais qui n'en demande pas moins de talent et de sensibilité, et pose la question de la durabilité au sens premier du terme : les photos numériques tiendront-elles le coup, laisseront-elles des images du passé comme leurs grandes sœurs argentiques ?

Positif, c'est aussi, aujourd'hui, le bâtiment à énergie *positive*. Beau défi à relever, alors que le secteur du bâtiment consomme en France à peu près 45% de l'énergie. Comment l'idée en est-elle venue ?

Tout d'abord, l'énergie la moins cher, et la moins polluante est celle que l'on ne consomme pas, ou que l'on consomme sans avoir à la produire. Elle se produit toute seule, avec des mécanismes naturels : le soleil derrière une vitre, la chaleur animale (et en premier lieu la nôtre, celle des humains, équivalent à une centaine de watts), celle des nombreux équipements comme le frigo, l'ordinateur, les lampes qui chauffent toujours un peu, même si celles à basse consommation.

Aujourd'hui, on sait construire une maison qui ne consomme presque rien, sans que ce soit une grotte, avec des fenêtres minuscules, et des murs d'un mètre de large, consommant au passage des tonnes de matières à extraire dans des carrières. Pour se chauffer, très peu d'énergie est nécessaire, compte tenu de l'isolation et des *apports gratuits*. Il faut quand même se laver, et l'eau chaude, ce n'est pas si mal. Il faut se nourrir, donc conserver des aliments au froid, et faire la cuisine. Sans oublier un coup d'aspirateur de temps en temps, la télévision et ses accessoires, l'ordinateur, le lave-linge et la machine à laver la vaisselle, la radio, etc.

Tout ça représente de l'énergie, et on en a besoin, même si on n'achète que des équipements très performants, classés A+ dans les étiquettes d'efficacité énergétique, et si on fait attention aux nombreuses veilleuses² dont nos appareils modernes sont truffés. La maison *passive* ne suffit pas, même si on divise par 10 la consommation d'une maison conforme à la réglementation de maintenant.

Il faut donc consommer un peu d'énergie. Dans un premier temps, on s'en satisfait, on a déjà tellement gagné ! Et puis, on se dit que c'est dommage, et qu'on pourrait aller plus loin. Pourquoi ne pas essayer de produire sur place ce dont nous avons besoin ? On peut le faire, avec des dispositifs de captage d'énergies renouvelables, comme le solaire, éolien qui peuvent produire de l'électricité. Il faut dire que ce sont des énergies capricieuses. Elles donnent satisfaction dans la durée, mais elles ne sont pas régulières, elles dépendent de la pluie et du beau temps. On s'est donc mis d'accord sur le fait que cette production sur la maison devait être mutualisée, et non pas réservée à la seule maison qui l'a captée. C'est sur une année que l'on fait le bilan. Si on arrive à fabriquer et mettre en réseau plus d'énergie que l'on en consomme, et bien, on a une maison à énergie positive.

On en est là, mais on pourrait aller encore plus loin. Pourquoi se fixer comme objectif de capter la quantité d'énergie dont on a besoin si on peut faire mieux ? Car à y regarder de près, on voit bien que l'énergie captée par la maison n'est pas liée au fonctionnement de la maison, mais au simple fait qu'elle offre des surfaces adaptées à la collecte d'énergie, toit et façades. L'énergie renouvelable se collecte justement

¹ Chronique publiée le 17 mai 2007

² Voir [Veille](#), chronique du 9 juin 2006

sur des surfaces, et l'efficacité du dispositif dépend, en un lieu donné, de leur orientation, de leur inclinaison, des ombres portées par les bâtiments voisins. Pour récupérer le maximum d'énergie, utilisons toutes les surfaces disponibles, et configurons les maisons pour cela.

Dans la nature, toutes les surfaces forment capteur solaire, et produisent de l'énergie sous forme de biomasse, avec des efficacités variables selon la nature des sols et des milieux, forêts, prairies, marais, champs de céréales, etc. Et bien il faut que les surfaces artificialisées en fassent autant. Pour lutter contre l'effet de serre, toute surface bonne à accueillir un capteur doit être équipée. Attention, cette formule a des limites, il ne faut pas tomber dans une vision totalitaire, où l'énergie dicterait sa loi indépendamment de toute autre considération. La collecte des photons doit s'inscrire dans un projet architectural d'ensemble, mais elle doit figurer clairement dans le cahier des charges de l'architecte, et précédemment de l'urbaniste quand il s'agit de créer de nouveaux quartiers. Quand on sait qu'un capteur photovoltaïque a remboursé sa dette énergétique au bout de deux à trois ans de service, alors qu'il va produire pendant plus de vingt ans, il ne faut pas se priver de cette source d'énergie qui ne fait pas de bruit et ne pollue pas l'air ambiant. On nous parle d'immenses centrales photovoltaïques, sur des dizaines d'hectares, dont les premières sortent actuellement de terre en Corée et en Allemagne. Les images sont impressionnantes, même si ça ne représente que la surface d'une exploitation agricole, mais pourquoi ne pas commencer par couvrir les maisons de cellules, plutôt que les champs ? Profitons de chaque support bien placé pour capter de l'énergie, car il faut beaucoup de surface pour collecter une énergie diffuse. Ne nous limitons pas aux maisons, profitons des murs antibruit, des équipements de toutes natures dès lors qu'ils sont bien orientés et facilement raccordables à un réseau. Et mettons nous à l'œuvre pour que ces capteurs soient aussi bien intégrés que possible dans l'architecture et le paysage. Ce mouvement est déjà engagé, il convient de le booster !

L'aventure de la maison à énergie positive, qui réalise l'exploit de transformer une lourde facture en une recette, nous renvoie au rapport de l'économiste Britannique Nicholas Stern, sur les coûts de la lutte contre le réchauffement climatique. Une contrainte, au départ. On rechigne à y consacrer des moyens, on essaye de retarder l'échéance, on émet des doutes sur l'intérêt de ces efforts qu'on nous demande. Et puis, il faut s'y résoudre, on voit bien que c'est inéluctable. On essaye alors de voir combien ça coûte, et on s'aperçoit que ça ne coûte pas cher du tout. Et puis on calcule que, si on ne fait rien, ça coûte beaucoup plus cher ! 1% pour l'action, entre 5 et 20% pour le laisser faire. Et si la nécessité d'agir était bénéfique ? Comme pour les maisons, la volonté de retourner la situation provoque son lot d'innovations, conduit à des remises en question salutaires. On s'inquiète souvent du prix du développement durable, avec la grande question : qui va payer ? On constate dans les faits que les actions volontaires sont payantes, et que les efforts demandés provoquent des avancées sociales et technologiques telles que le bilan est largement *positif*.

Lièvre¹

Le sympathique animal si bien mis en scène par La Fontaine, avec sa comparse la tortue, évoque bien sûr la morale du fabuliste, *rien ne sert de courir...* : C'est une référence forte au temps qui passe. Les enjeux de la planète sont sérieux, ne perdons pas de temps pour démarrer, même si, ensuite, il nous faudra se *hâter avec lenteur*, c'est-à-dire prendre le temps nécessaire pour analyser, comprendre, prendre toute la mesure des défis à lever et mobiliser les énergies; raison de plus pour partir tout de suite.

Le lièvre, on le débusque, on le lève. Il était caché dans un fourré, une ornière, un fossé, et il faut apprendre à le faire sortir de sa cachette. En mode figuré, ce sera un problème inattendu, une conséquence indirecte d'une décision, qui constitue ce lièvre. Ce sont des imprévus dans le déroulement d'une opération. En environnement, on a créé une procédure, dite d'*étude d'impact*, pour débusquer à l'avance ces effets indésirables. Ce concept est à présent étendu à bien d'autres domaines, et on parle d'étude d'impact sur l'économie, l'emploi, etc. Il faut prévoir et maîtriser ces effets collatéraux.

Cette vision défensive constitue une première approche. Il faut aller plus loin. Eviter les problèmes est nécessaire, mais pas suffisant. En restant dans l'allégorie du lièvre, choisissons sans vergogne de courir deux lièvres à la fois. Et même plus, si cela se présente. La sagesse populaire en prend un coup ! En d'autres termes, on appelle cette démarche le *double dividende*, le *win-win* comme disent les américains. Il s'agit alors de rechercher des effets collatéraux *positifs*, et non plus seulement d'éviter les effets *négatifs*.

Prenons l'exemple de la limitation de vitesse sur route. Mise en place pour des raisons d'économie d'énergie en réponse aux chocs pétroliers des années 1970, cette mesure a des effets importants en matière de sécurité routière, au point qu'on oublie souvent l'origine de la mesure. Dans les nombreuses discussions sur la limitation de la vitesse des voitures à la fabrication, les arguments de sécurité et de réduction de la consommation de carburants, et par suite de pollutions, se mêlent. Une mesure, deux familles de bénéfices à engranger. Ou plutôt trois, sécurité, pollution, commerce extérieur.

Nous pourrions continuer dans le registre de la sécurité routière et de l'environnement : entretenir son véhicule est un gage de sécurité, comme de meilleur rendement du moteur ; une conduite *calmée* est bonne pour la sécurité, la maîtrise du bruit, la pollution atmosphérique. Et même dans la conception des routes : le fait de limiter la vitesse réduit les exigences *géométriques* sur les profils et les courbes des routes, leur permettant de mieux coller au terrain, de s'intégrer plus facilement au paysage, et de réduire le volume de terres remuées.

Et pourtant, les deux mondes, de l'environnement et de la sécurité routière, s'ignorent en ce qui concerne les associations, et les administrations compétentes ne coopèrent guère que sur les normes à imposer aux constructeurs et les contrôles techniques des véhicules, créés pour cause de sécurité routière et qui comportent quelques vérifications sur la pollution. Un rapprochement plus volontaire et plus ambitieux des deux grandes causes ne permettrait-il pas de progresser plus vite et plus fort ?

¹ Chronique publiée le 3 juin 2006

Les conditions d'une telle coopération ne sont sans doute pas remplies. L'action publique répond pourtant aux mêmes exigences. Il ne devrait pas être impossible d'assurer, sur des objectifs qui recueillent un large consensus, la convergence entre une intervention de l'Etat, les stratégies des partenaires industriels, les pratiques des citoyens, les aménagements désirés et réalisés par les collectivités locales. Les cloisonnements administratifs comme les différences de motivations des associations sont la cause de la faiblesse de la coopération entre les deux domaines. La démarche gagnant-gagnant exige un effort d'ouverture et de recherche permanente d'opportunités. Chaque administration suit son chemin, avec sa *clientèle* propre et ses habitudes, ses méthodes de travail et ses réseaux. La sécurité routière est marquée par l'influence des familles de victimes, et leur douleur. Les milliers de morts sur la route représentent un tel drame que les autres causes sont facilement ressenties comme secondaires. Quant au discours sur les victimes de la pollution atmosphérique, il n'est pas de nature à rallier les familles des accidentés de la route à la cause de l'environnement : on est dans deux mondes trop éloignés, que l'ambition du développement durable doit impérativement rapprocher.

Vélo¹

Voilà un mot plein d'évocations pour le développement durable. Le vélo est un des modes de déplacement les plus efficaces, en terme de consommation d'énergie, de place au sol, de bruit et pollutions émises. Il reconquiert progressivement sa place dans les villes de France, mais il y reste loin de celle qu'il occupe dans d'autres pays, ceux d'Europe du Nord notamment.

Pendant longtemps, en France, le vélo était considéré comme un loisir, ou un sport. Mais pas comme un moyen de déplacement. On distingue des phases, dans notre existence, avec des objets qui y trouvent leur place : le travail, avec la voiture ou les transports en commun, les loisirs avec le vélo. Mêler les deux est perturbant. On sort tout juste de cette logique cloisonnée. Poussons plus loin le raisonnement.

Toute la semaine, on essaye de réduire les efforts physiques à produire, on s'économise. On prend l'ascenseur pour le moindre étage à monter dans les bureaux, on prend sa voiture pour faire une petite course. Et le week-end, on se dit qu'il faut faire de l'exercice, que l'on s'empâte. On se déguise en sportif, et c'est parti pour une course à pied, pour un tour en vélo. La vie est cloisonnée, et très contrastée : la vie courante d'où l'on a exclu tout effort physique, dont l'idée même semble insupportable, et les loisirs où l'effort devient un plaisir.

Ce cloisonnement est-il durable ? Ne serait-il pas plus raisonnable d'accepter l'effort dans la vie de tous les jours, notamment dans les transports, plutôt que de devoir à grands frais en créer artificiellement des occasions de faire travailler son corps. Trois quarts d'heure à une heure de vélo tous les jours, pour aller au boulot, c'est bien mieux qu'une sortie hebdomadaire, et les deux peuvent d'ailleurs se combiner avantageusement. On objectera que les parcours pour aller au travail ne peuvent se prendre comme un loisir, et qu'il faut être présentable quand on arrive. Certes, mais nos amis des Pays-Bas, par exemple, ont bien dû trouver des solutions : ce n'est pas l'exploit physique qui est recherché, et il n'est pas nécessaire de se « défoncer » à chaque parcours ; certains entreprises mettent des douches à disposition de leurs employés, etc.

Parfois, c'est le sport qui est intolérant. Si vous souhaitez que votre instrument de transport vous serve aussi pour les sorties du dimanche, on vous fera remarquer que ce n'est pas le même type de vélo pour la ville et la compétition ou la randonnée. Chaque « niche » de notre vie est entre les mains de spécialistes, qui tentent de marquer leur territoire et le rendre indépendant des autres moments de nos vies.

On aborde ainsi, très discrètement, *a contrario* et par la petite porte, la question du « double dividende ». Les cloisonnements dont nos vies sont tributaires nous empêchent souvent de rechercher deux bénéfices à la fois. Transports quotidiens, sport, simples moments de détente, autant d'occasions d'offrir à son corps des occasions d'exercice et d'effort, le plus simplement du monde, mais chacune de ces « tranches de vie » a sa propre logique, ses règles, ses références, et il faut savoir s'en affranchir pour retrouver son unité et « gagner sur plusieurs tableaux » à la fois.

¹ Chronique publiée le 10 avril 2006

Vide¹

Quel bien triste mot, dont la nature a horreur. Et pourtant un mot plein de sens et d'intérêt, à de nombreux égards, et notamment pour le développement durable. Le « vide » a souvent représenté ce qui ne compte pas, ce dont on ne s'aperçoit même pas de l'existence. Les spécialistes d'un domaine ont ainsi souvent considéré le reste du monde comme une sorte de vide. La nature sauvage ou cultivée est parfois ramenée à des espaces à équiper, et on est ainsi parvenu à les protéger en les faisant passer pour des *équipements*. Les solutions *passives*, dans les bâtiments, sont souvent déconsidérées, car assimilées à l'absence de prise en compte du problème. Un immeuble de bureau non climatisé du fait de sa bonne conception architecturale et des ses matériaux est bien plus intelligent que non homologue de conception classique et climatisé : il rend un service continu, sans brutalités pour les organismes, il évite les températures extrêmes, il est économe en énergie, et il n'y a pas ce problème crucial de l'entretien des circuits d'air et des filtres. Bon pour le confort, bon pour le porte-monnaie, bon pour la santé. Mais pas climatisé ! Pour qui nous prend-on ? Ce n'est pas moderne, nous méritons mieux ! Le non équipement est toujours un peu dur à faire accepter, car il ne se voit pas, tout comme la meilleure énergie est celle que nous ne consommons pas. Il faut probablement « mettre en scène » ces solutions dont la modestie devient ainsi un handicap. Le vide s'applique aussi pour les décisions. Ne rien faire est parfois une bonne solution, parfois c'est la pire. Car ne rien faire est un choix, c'est laisser faire les événements, c'est laisser perdurer une situation avec ses avantages et ses inconvénients, se laisser aller au fil de l'eau. Les études d'impact sur l'environnement devraient toujours s'interroger sur la solution zéro, ne rien faire, et la considérer comme une option à comparer aux projets envisagés.

Revenons au vide classique. On raconte qu'un professeur arrivait devant ses élèves avec un seau plein de gros cailloux. Est-il plein ? Bien sûr ! Alors il sortait un sac de graviers, qu'il versait dans le seau, et on voyait alors que celui-ci était loin d'être plein malgré les apparences. Les interstices sont très importants. Interstices physiques, entre les cailloux, ou entre deux rangées de voitures, où se glissent des deux roues. Une même voirie qui trouve ainsi sa capacité de déplacements sensiblement accrue, mais au prix de voir se réduire ces espaces de respiration et de sécurité. La cohabitation de véhicules différents permet un meilleur rendement de la voirie, mais suppose que les utilisateurs compensent par leurs comportements le rétrécissement de l'espace offert à chacun. Séparer les flux, les voitures d'un côté, les vélos de l'autre, par exemple, c'est se priver de toute possibilité de valoriser ces interstices, c'est perdre de l'espace public, si précieux en ville. Ce sont les difficultés de cohabitation qui rendent nécessaire cette séparation physique, qui ne fait que concrétiser et pérenniser l'incompréhension réciproque des tenants des différents modes de transport. La séparation des flux ne se justifie que par le besoin d'accorder une priorité à certains modes de transports, comme l'autobus, mais ne peut être érigée en système. D'ailleurs, que faire des deux roues motorisés, qui ne sont ni voitures ni vélos, ou encore des « huit roues », les rollers, qui ne sont ni piéton ni vélo. Substituer la séparation matérielle à la recherche d'un respect mutuel ne peut n'être qu'un pis aller.

¹ Chronique publiée le 12 juin 2006

Les interstices sont aussi économiques. On parle alors de niches. Les entreprises d'insertion se glissent souvent dans ces vides, abandonnés des entreprises classiques, pour cause de non rentabilité. La récupération de déchets de tous genres, des vêtements aux huiles usagers et à la ferraille, est souvent prise en charge par de telles structures, dont la tâche consiste à explorer les interstices de la société pour y déceler les petits gisements. Un double service est ainsi rendu, d'une part la récupération de matières en vue d'une réutilisation ou d'un recyclage, et une opportunité pour des personnes en difficulté de retrouver un rôle dans la société, si modeste soit-il. Encore faut-il que l'on laisse vivre ce type d'activité, forcément décalé par rapport aux usages courants. En 1999, la crise du poulet belge, nourri aux huiles de vidange a ainsi été fatale à des sociétés d'insertion qui vivaient de la récupération d'huiles usagées dans les restaurants, activité tout à fait saine et écologique.

La France rurale de jadis avait parfaitement intégré cette logique du vide laissé par la fin de l'exploitation d'un champ après la moisson. Deux pratiques méritent d'être mentionnées : La vaine pâture, possibilité offerte à chaque propriétaire de bestiaux de les faire paître sur les chaumes des champs récemment moissonnés, permettait à la fois de nourrir les vaches et leurs propriétaires d'un côté, la terre de l'autre ; et puis la récolte des épis qui restent après la moisson, glanés par ceux qui n'ont pas de terre. Le vide est ainsi rempli au profit de tous, les terres privées deviennent collectives le temps laissé libre entre les moissons et les labours.

Bref, pour paraphraser une réplique célèbre, le vide est un plein qui s'ignore. C'est une ressource, diffuse mais très répandue, qu'il serait coupable d'ignorer dans un monde à la recherche de performances en tous genres. Il faut juste laisser un espace à ceux qui vivent dans ces interstices, qui savent exploiter le vide et qui en vivent.

Combine*

Vous l'avez compris, le développement durable est un défi à relever. La *grosse cavalerie* ne fonctionne pas bien pour ce genre d'exploit, il faut faire preuve de vertus plus subtiles : Le développement durable, c'est l'intelligence, c'est la finesse, mais pas à l'échelle d'une *niche*¹, mais pour le plus grand nombre. Du *sur mesure* de masse. Il faut être malin, savoir sortir des entiers battus, pousser des pointes dans des terrains inexplorés. La *combine*, le fameux système D, est une manière de faire, un appel à l'imagination et la débrouillardise, qui s'avèrent ainsi être deux vertus cardinales pour le développement durable.

A l'opposé, le développement durable, c'est aussi la rigueur, la méthode de travail élaborée, l'effort de traçabilité, d'analyse, c'est faire les choses dans l'ordre logique, c'est respecter des procédures. Tout le contraire ? Certainement pas, car l'un n'empêche pas l'autre, ils sont *complémentaires*². On peut allier rigueur de raisonnement et imagination, l'ouverture d'esprit et la curiosité sont même indispensables si on ne veut pas retomber éternellement sur les mêmes solutions, avec des réponses répétitives qui conduisent vite à l'abandon des procédures, jugées alors inutiles. Bien sûr, elles le sont si on ne les assortit pas de curiosité ou même de fantaisie, puisque dans ces cas-là on n'en profite pas, on reste enfermé dans des schémas tout faits. Les procédures sont là pour ouvrir les yeux, pour aider à tout voir, à écouter, à pondérer, à confronter, et à faire s'exprimer l'intelligence. Si on réduit le champ du possible à quelques solutions connues, quand ce n'est pas la solution unique, il faut des *combines*, dans le mauvais sens du terme, pour les faire avaler. Si l'imagination est activée, avec la volonté de ne rien exclure a priori, alors la combine est le symbole de solutions inconcevables avec des modes de pensée rigides et réducteurs. Combine, c'est savoir combiner des approches, des énergies, des modes de pensée complémentaires qui ne se seraient pas retrouvées spontanément. La créativité est le fruit naturel de ces combines.

Combine est le nom choisi par Robert Rauschenberg pour désigner des œuvres réalisées en 1953-54, qualifiées alors de *néo-dadaïstes*. On y trouve assemblés toutes sortes d'objets, d'images de la vie quotidienne, ou de peintures abstraites. Il nous livre une clé pour comprendre sa démarche, clé qui fonctionne bien aussi pour ouvrir une porte vers le développement durable : « Il n'y a pas de raison de ne pas considérer que le monde entier est une gigantesque peinture ». Et bien dans le monde, tout est richesse, alors que nous n'en sélectionnons qu'une infime partie, à laquelle nous donnons une valeur exagérée. Cette concentration des valeurs sur un petit nombre de biens se traduit par une formidable pression sur ces biens, provoquant des conflits, des crises aiguës, humaines ou écologiques, des inégalités insupportables, des frustrations. Cette pression conduit inexorablement vers un monde de *compétition*³. C'est en donnant de la valeur à tous les objets, à toutes les formes de vie, que l'on diminue la pression sur l'environnement, sur les ressources dont on exploite la diversité. Cette ouverture constitue une bonne *combine* pour aller vers l'*abondance*⁴ à laquelle chacun aspire pour vivre en toute sécurité.

* Chronique publiée le 12 juillet 2007

¹ [Niche](#), chronique du 11 juin 2007

² [Complément](#), chronique du 22 août 2006

³ [Compétition](#), chronique du 3 mai 2007

⁴ [Abondance](#), chronique du 19 mars 2007

Avec sa formidable capacité à tout intégrer dans ces œuvres, Robert Rauschenberg nous confirme avec éclat que *dans le cochon tout est bon*, et que ce sont nos besoins d'adopter des canons, de suivre des modes, qui réduisent artificiellement notre richesse. La combine est l'art d'accommoder les *restes*¹, et alors tout devient ressource, le rejet est intégralement recyclé. La combine au service du développement durable, voilà de quoi donner un peu de fantaisie et d'imprévu dans la recherche de la vertu, et un peu de piment à cette dernière.

¹ [Restes](#), chronique du 8 janvier 2007